

ÉDUCATION, POUVOIR ET COUPLE : ÉTUDE COMPARÉE DE OSER VIVRE ET CHAMA DE SIHAM BENCHEKROUN

Saida HANCHI

Laboratoire de Langues, Littératures et Communication
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ben M'sik
Université Hassan II de Casablanca
hanchi.saida1987@gmail.com

&

Samira DOUIDER

Laboratoire de Langues, Littératures et Communication
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ben M'sik
Université Hassan II de Casablanca
samiradouider@gmail.com

Résumé : La littérature féminine marocaine d'expression française voit le jour vers la fin du 20^{ème} siècle. Dans leurs textes, les écrivaines prennent la parole pour dénoncer les souffrances de la femme victime des traditions ancestrales et d'un système patriarcal qui la lèguent au second rang. Au cours de ce travail de recherche, nous envisageons d'étudier la situation de la femme dans le couple, et ce à partir de deux romans marocains d'expression française de l'auteur Siham Bencheckroun. Nous nous arrêterons dans cette analyse aux deux couples principaux de chacune des œuvres : dans la première, un couple marié (Nadia et Ali) et dans la seconde un couple uni par concubinage (Chama et son compagnon). Pour chaque couple, nous nous interrogerons sur l'éducation de la femme et son impact sur la relation qu'elle entretient avec son partenaire. C'est ainsi que notre étude aborde l'éducation de la femme dans son rapport avec la société dans un premier temps, dans son rapport avec le pouvoir dans le couple en second lieu, et dans sa relation avec la notion du bonheur des deux conjoints.

Mots- clés : littérature féminine marocaine d'expression française, femme, couple éducation, pouvoir

EDUCATION, POWER AND COUPLE: COMPARATIVE STUDY OF OSER VIVRE AND CHAMA OF SIHAM BENCHEKROUN

Abstract : French-language Moroccan women's literature was born towards the end of the 20th century. In their texts, the writers speak out to denounce the suffering of women who are victims of ancestral traditions and a patriarchal system that places them in second place. During this research work, we plan to study the situation of the woman in the couple, and this from two moroccan novels of french language of the author Siham Bencheckroun. In this analysis, we will stop at the two main couples in each of the novels : in the first, a married couple (Nadia and Ali) and in the second a couple united by concubinage (Chama and her companion). For each couple, we will ask ourselves about the education of the woman and its impact on the relationship she has with her partner. This is how our study approaches the education of the woman in her relationship with society first, in her relationship with power in the couple second, and in her relationship with the notion of the happiness of both partners.

Keywords: french language moroccan women's literature, woman, couple, education, power

Introduction

De nos jours, l'éducation de la femme (son instruction) est considérée comme un droit humain fondamental et ce, dans la mesure où toutes les conventions et tous les traités à l'échelle internationale y insistent avec beaucoup de rigueur. En effet, pour les politiciens et les experts en développement, l'éducation de la femme est un moyen qui assure le bien-être de la population et qui améliore son niveau de vie; pour les féministes, l'accès de la femme au savoir lui assure autonomie et lui ouvre la voie vers l'égalité de genre (Belarbi A., 2022). En ce sens, le Maroc, depuis l'indépendance, se voit établir des lois et adopter de multiples réformes afin d'éradiquer l'analphabétisme et de garantir l'instruction de tous les enfants (garçons et filles). En fait, cela n'est pas tâche aisée et ce, dans la mesure où permettre à la femme d'avoir accès à l'école c'est lui permettre de bénéficier d'un savoir (large et diversifié) qui lui donne l'opportunité de contester l'autorité masculine et de remettre en cause les valeurs ancestrales qu'elle reçoit dans son processus de socialisation et grâce auxquelles le système patriarcal est maintenu dans une société traditionnelle comme la société marocaine. Ainsi, l'éducation de la femme est intimement liée à la notion du pouvoir détenu jusqu'alors par la gent masculine, en particulier par le partenaire dans un contexte de couple. Dans ce contexte, l'éducation féminine se veut une thématique très présente dans les récits des écrivaines marocaines d'expression française, en l'occurrence Siham Bencheikroun. Quelle éducation traditionnelle reçoit la femme ? Qui en est responsable et au profit de qui ? Dans quelle mesure l'instruction de la femme contribue-t-elle à lui donner du pouvoir auprès de son partenaire ? L'instruction de la femme pourrait-elle contribuer à son épanouissement au sein du couple ? L'objectif de notre recherche est d'analyser la situation de la femme instruite dans le couple au sein duquel elle évolue et ce, dans le cadre d'une relation légitime (mariage) et illégitime (concubinage). Pour ce faire, nous procéderons à une étude comparative de deux œuvres de Siham Bencheikroun : *Oser vivre* (1999) et *Chama* (2008). Le choix du genre romanesque n'est pas le fruit du hasard du moment qu'il est capable de dépeindre au mieux les réalités sociales.

Avant de commencer notre analyse, nous nous proposons de résumer en quelques mots le propos des deux romans. En ce qui concerne *Oser vivre* c'est un roman dans lequel le narrateur nous raconte l'histoire de Nadia, une jeune femme fassie qui tombe amoureuse d'Ali et qui se marie avec lui. Ils ont deux enfants : Lina l'aînée et Salim plus jeune que sa sœur de deux ans. Après dix ans de mariage, Nadia décide de se séparer de son conjoint. Le récit est ponctué de passages où Nadia devient narratrice et raconte ses propres douleurs. Concernant *Chama*, c'est un roman dans lequel la parole est donnée, cette fois-ci, à un homme : le compagnon de *Chama*. Dans son récit, mené à la première personne du singulier « je », le narrateur nous raconte comment il a rencontré sa compagne et comment il menait sa vie de « libertin » jusqu'au jour où *Chama* décide de se séparer de lui et de se marier avec un autre. Dans ce roman, les souffrances sont celles de l'homme et la vie de la femme est décrite à partir de son point de vue. Dans ce qui suit, nous verrons le cadre théorique de notre recherche, en l'occurrence l'approche comparatiste, ainsi que la méthodologie que nous avons adoptée pour mener à bien notre analyse.

0.1 Cadre théorique

La littérature comparée consiste en l'analyse comparative des différentes productions littéraires (roman, nouvelle...) qui appartiennent à divers milieux culturels mais aussi à de multiples aires linguistiques. En effet, il est question de comparer

plusieurs éléments, en l'occurrence des textes littéraires, pour en étudier les ressemblances et/ou les divergences et ce, afin d'en tirer des conclusions que l'analyse de chacun d'eux à part n'a pas pu découvrir. En ce sens, il s'agit de passer d'une culture à l'autre, d'une forme d'expression à l'autre, d'un pays à l'autre ou d'une langue à l'autre. Cette mobilité permet aux comparatistes d'éliminer la notion de temps ou d'espace et leur permet d'explorer le dehors et le dedans.

02. Cadre méthodologique

Dans le cadre de l'étude comparatiste, l'approche thématique se veut capable de nous dévoiler les pensées qui sont véhiculées, les idées qui sont développées, et toutes les réflexions qui se transmettent et se découvrent en tant que fond commun. Notre analyse s'articule autour de trois volets. En premier lieu, nous verrons l'éducation de la femme et son rapport avec la société alors que nous étudierons dans un deuxième temps les rapports de force qu'engendre l'éducation féminine au sein du couple avant d'aborder le rapport de l'éducation de la femme avec le bonheur de celle-ci et de son partenaire.

1. Éducation de la femme et société

Dans nos deux romans, les héroïnes sont dotées d'un savoir académique qu'elles reçoivent à l'école (Nadia ayant obtenu son diplôme du baccalauréat ; quant à Chama, elle travaille dans une société et donc nous pouvons présumer qu'elle a fait des études supérieures). Mais au-delà de leurs diplômes, la société qui prend corps dans la famille et l'entourage leur inculque une autre éducation. C'est la mère qui s'en occupe en particulier. En effet, par ses discours, celle-ci a comme tâche d'inculquer à sa fille un ensemble de règles et de codes qui feront d'elle « une femme » (comment s'habiller, comment parler...) et qui la préparent à sa future vie conjugale pleine de devoirs à accomplir : « Lalla Kenza, subitement calmée, se tourna vers sa fille : « Encore tes tenues de gamine, petite écervelée ! Si quelqu'un de ta belle-famille te voyait comme ça... » (Bencheikroun, 1999:24). Et encore lors de la cérémonie du mariage de Nadia : « Nadia avait enragé ce jour-là des recommandations de bienséance qu'on lui avait tenues " Il est du plus mauvais goût qu'une mariée expose ses enthousiasmes", avait préché catégoriquement Lalla Kenza. » (Bencheikroun, 1999:59). Aussi : « "Mesure tes élans, ma fille, et pour l'amour du ciel ne te comporte pas encore comme une demeurée !" s'écriait-elle [Lalla Kenza] à bout de patience quand la jeune femme avait tenté de protester. » (Bencheikroun, 1999:60). C'est ainsi qu'en donnant en permanence des conseils et des recommandations à sa fille, la mère se soucie de transmettre une image intacte d'elle-même auprès de la belle-famille. La fille doit ainsi assurer une meilleure représentation de sa mère précisément et de sa famille de façon générale :

Dès la naissance, la mère sait que sa relation à son enfant fille est peu durable. Cette maternité temporaire, au contraire de celle d'un garçon, est décidément bien peu gratifiante à tous les plans : social et affectif. Car les filles représentent en outre un danger pour le patrilignage où elles ne vivent qu'à titre provisoire puisque, destinées à sortir de la famille pour être intégrées à une autre, elles seront des sortes d'ambassadrices, des représentantes du lignage qui sera jugé à travers elles.

Lacoste-Dujardin (1985: 59)

Par ailleurs, dans un cadre légitime (fiançailles ou mariage), rien n'est laissé au hasard. Tout est calculé, tout est programmé à l'avance. C'est ainsi que la femme est

initiée par d'autres femmes (comme sa mère et ses bonnes) à décoder les gestes des autres, leurs paroles de façon à en repérer les messages implicites ; elle est initiée aussi à adopter certaines attitudes (ne rien manger de ce qu'on lui offre, fermer à clé sa chambre à coucher, réciter des litanies protectrices contre le mauvais œil...). C'est ainsi que le mariage obéit à un certain nombre d'exigences sociales : la dot, les bijoux et les tissus à offrir, l'ameublement de l'appartement, les préparatifs de la cérémonie du mariage, etc. Autant de règles qui introduisent la femme dans le « monde adulte » pleins d'interdits, de tabous et d'obligations :

Enfin Lalla Kenza [la mère de Nadia] demanda d'un ton pensif :
As-tu discuté avec ton fiancé des présents qu'il doit t'offrir ?

Nadia fixa sa mère d'un air interloqué et n'articula pas un mot. Eh bien ! Pourquoi fais-tu ces gros yeux de poisson ? Il est temps d'en parler, ma fille. Ton père interviendra pour fixer le montant de la dot. Mais il y a un certain nombre de choses que tu devras exiger toi-même. Il va également falloir choisir ta bague de mariage, la ceinture en or et les autres bijoux [...] Crois-moi, ce sont des cadeaux pour lesquels il est préférable d'être vigilante. On ne sait jamais ce qu'il y a *sous la tête* d'une belle-mère ou de belles sœurs, tu comprends [...] Bien sûr pour le reste : les tissus, les broderies..., on n'a pas le choix que de leur faire confiance. Avez-vous discuté des meubles et des appareils qu'il va acheter pour votre futur appartement ? Il faut que l'on sache ce dont on va s'occuper nous-mêmes [...] Mais je te préviens, ma fille : sois catégorique dès le départ. Surtout ne te contente pas de n'importe quoi pour le début ! Les hommes à qui l'on a permis d'être économes ne reviennent jamais à des comportements de largesse plus tard. Les habitudes prises ne se défont plus.

Benchekroun (1999: 22)

Sensibiliser la femme aux règles sociales à respecter n'est pas exclusivement une tâche féminine. En effet, le « futur mari » peut aussi s'y livrer (c'est le cas d'Ali qui dictait à sa fiancée ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire en présence de ses parents ou de ses proches). Soucieux de préserver son image sociale dans la famille, et imprégné de codes ancestraux, il veille à ce que sa femme respecte les traditions dans lesquelles il a grandi et qui définissent le mariage comme suit : se sacrifier pour son mari et ses enfants ; les nourrir, les soigner ; obéir à son mari ; être responsable et s'occuper de la famille. S'opposer à ces traditions, c'est faire montre d'un féminisme que l'on n'accepte pas et d'un égoïsme que l'on ne tolère pas chez une femme ; c'est porter atteinte aux fondements culturels et religieux de la société dans laquelle on évolue. C'est ainsi que la femme reçoit une éducation traditionnelle de son entourage qui va à l'encontre des idées et des pensées qu'elle a pu se construire à travers ses livres. En effet, la femme nourrie d'un savoir livresque se crée sa propre perception de l'amour et de la vie conjugale loin des traditions et de toute structure sociale quelconque : patriarcale, culturelle, religieuse ou autre. Pour elle, le mariage c'est : partager sa vie avec celui qu'elle aime ; l'égalité entre les deux partenaires ; vivre librement en respectant la différence de l'autre. Elle affiche une résistance contre les valeurs ancestrales ; une résistance qui n'est pas prise en considération par les autres, ni par les autres femmes ni par le partenaire qui la jugent encore jeune, manquant d'expérience et de réalisme. Devant cette situation, la femme ne peut imposer ses convictions personnelles, quoiqu'elles soient plus logiques que ce qui est communément admis, ni même les exprimer publiquement car étant considérées

comme absurdes et portant atteinte à tout un système de valeurs culturelles et religieuses sacrées. Par ailleurs, les valeurs que transmet la société par rapport au rôle de la femme peuvent être respectées même dans un cadre illégitime. Dans le cas d'un couple concubin, c'est la femme qui, malgré son niveau intellectuel et social élevé, assume ses responsabilités envers son « foyer » et son partenaire comme une « vraie épouse » : c'est une femme qui prépare à manger, s'occupe de la cuisine, se fait belle pour son compagnon, rassasie ses désirs sexuels, respecte ses décisions, fait des voyages avec lui... Tout un tas de tâches que la femme fait par amour et non par obligation vis-à-vis de son couple ; et par amour encore, elle aspire en secret à ce lien sacré qu'est le mariage, elle espère que son compagnon en prend décision et qu'ils peuvent vivre légitimement ensemble pour pouvoir fonder une famille (avoir des enfants). Le mariage pour elle lui prouvera que son partenaire l'aime, qu'il lui appartient en exclusivité et qu'il croit en leur relation. Le mariage lui donne donc ce sentiment de sécurité et de stabilité tant recherché par l'être humain et par la femme en particulier. En effet, dans ce genre de relation (le concubinage), l'homme ne cherche pas à respecter les convenances sociales en s'engageant dans une relation conjugale. Contrairement aux idées reçues, l'homme ose enfreindre ouvertement les règles et en construire d'autres de nouvelles suivant ses envies de mâle :

Je m'émerveillais parfois de ta ferveur. J'étais ému par l'adoration que tu mettais dans chacun de tes gestes à mon intention. Tes petits mots câlins quand tu déposais parfois, le matin, à mes côtés, le plateau du petit déjeuner, alors que je grognais de devoir me réveiller. Tes légers baisers d'oiseau sur mon corps quand je me décidais à m'habiller. Ta douce application à réussir le nœud de ma cravate.

Benchekroun (2008: 9)

Et plus loin : « Nous avons beaucoup voyagé dans le Sud du Maroc, à Marrakech surtout, où notre destination d'élection était une superbe roseraie abritant un hôtel du même nom. » (Benchekroun, 2008:44). Par ailleurs, après avoir vu l'impact de l'entourage sur la relation du couple et ce, dans un contexte de mariage et de concubinage, nous allons voir dans un deuxième volet comment l'instruction de la femme influe sur sa relation avec son partenaire.

2. Éducation de la femme et pouvoir

Pendant longtemps, dans les sociétés traditionnelles, le rôle de la femme se réduit à la sphère privée qu'est la maison. L'activité de la femme dans le couple s'articule donc autour du travail domestique et de ses responsabilités en tant que mère et épouse. En effet, plusieurs paramètres sociaux, culturels et économiques régissent le statut de la femme et montrent le poids des traditions qui définissent les rapports que les deux conjoints entretiennent dans le couple. Par ailleurs, les notions des Droits de l'Homme et de la démocratie introduites par l'Occident imposent de nouvelles valeurs qui interpellent la femme dans la vie active. Résultat : la femme, dans les systèmes traditionnels (comme les sociétés africaines), accède à l'école, puis au marché de l'emploi. Elle explore désormais le « dehors ». Ces changements socio-économiques qui marquent l'autonomie de la femme influent sur sa condition dans le couple et font que de nouveaux rapports de pouvoir s'installent entre conjoints et au sein de la famille :

A l'échelle internationale, l'émergence des valeurs imposées par un nouvel ordre moral, telles que celles de la démocratie et des Droits de l'Homme, ont des

implications directes sur les enjeux idéologico-politiques internes qui entourent la question des femmes dans les sociétés maghrébines. L'aide occidentale pour le développement dicte, parfois, aux Etats maghrébins ses conditions, telles que celles d'intégrer les femmes dans les projets de développement.

Bourqia, et al. (1996: 9-10)

Et aussi :

Pour les femmes, l'accès à la sphère du travail autorise l'accès potentiel à une identité sociale autonome et indépendante de celle des hommes. Le diplôme, valorisé par l'activité professionnelle, confère à la femme la possibilité de ne plus vivre par procuration en étant uniquement la femme de « X », la mère de « Y » ou la sœur de « Z ».

Barkallil et Naciri, (1994: 95)

Dans les deux textes de notre corpus, nous avons deux femmes issues de « bonnes familles », instruites et ayant un diplôme toutes les deux à part que l'une travaille (Chama) alors que l'autre est « femme au foyer » ; la première vivant en concubinage tandis que la deuxième est une femme mariée. Nous allons voir dans cet axe en quoi l'instruction de la femme jointe à d'autres paramètres socio-culturels impactent les rapports de force entre les deux partenaires. Comme nous l'avons déjà signalé, dans une société traditionnelle (comme la société marocaine) et dans un couple marié, les rôles assignés aux deux conjoints sont clairs et nets : le « dedans » est réservé à la femme alors que le « dehors » est réservé à l'homme. Cependant, grâce au savoir que l'école offre généreusement à la femme, cette dernière peut se créer un autre monde différent de celui où elle évolue. Elle devient capable d'analyser, de mener des réflexions sur les comportements de l'être humain, ses réactions, ses faiblesses, de s'y opposer ou de les soutenir. Le moindre signe de corps est révélateur. Le moindre mot est porteur de sens. La femme devient capable de s'exprimer dans un monde où la parole lui est ôtée, dans un monde où la femme est vouée à la soumission et où elle doit obéir aux traditions. L'instruction donne à la femme des lueurs d'espoir là où elle est confrontée à un monde régi par un ensemble de codes dépourvus de sens et manquant de rationalisme ; elle développe ainsi sa sensibilité aux injustices qu'on inflige à ses semblables et parvient à les repérer, à les dénoncer :

Nadia s'écria amusée [...] Tu ne trouves pas curieux que l'asservissement des femmes doive s'appeler amour alors que de cet amour-là les hommes soient incapables ? Acte d'amour, dis-tu, mais pourquoi serait-il seulement féminin ? Moi aussi, mon chéri, ajouta-t-elle d'un ton persifleur, j'apprécierais d'être accueillie avec un superbe gâteau confectionné par amour pour moi, ou un bon petit plat tendrement mijoté de longues heures juste pour mon bon plaisir, ou que sais-je encore ? Crois-tu que ma condition de femme me rende insensible à ces [...] marques d'amour ?

Benchekroun (1999: 51-52)

Et aussi :

Mais pourquoi tiens-tu à pervertir d'aussi simples expressions populaires de la gaieté et de la fête ? La danse est naturelle. Elle est libératrice parce qu'elle fait parler notre corps. Même si tout le reste est muselé [...] Et puis Ali, tu sais, je ne danse pas pour aguicher mais parce que ça me donne du plaisir. Tout bêtement. C'est d'abord moi qui m'exprime, pour moi, avant de chercher à signifier quoi que ce soit aux autres.

Benchekroun (1999: 55)

L'instruction de la femme dans ce sens est perçue comme dangereuse de la part de son partenaire car elle déstabilise ses pouvoirs acquis d'avance dans une société qui privilégie les mâles et qui leur rappelle à chaque fois leur suprématie. Résultat : l'homme cherche à pointer du doigt ce savoir qui pervertit le « cours naturel » des choses et qui porte atteinte à son identité culturelle et religieuse. Pour ce faire, il impose ses certitudes comme des évidences dans son couple, rejette tout compromis, use même de la violence (silences, cris, insultes, tonalités agressives, gifles) pour s'affirmer, clôt toute tentative de dialogue et de discussion, et exige obéissance :

[...] Tu vois, ce genre de saloperie, il faut que tu te mettes en tête que ce n'est vraiment pas mon genre ! La jeune femme avait pâli d'inquiétude. Qu'est-ce donc qui le mettait dans cet état ? La photographie qu'il venait de lancer rageusement vers elle – geste dont la violence la stupéfia – la représentait en tenue traditionnelle : ample caftan bleu turquoise à paillettes et ceinturon de soie, dansant à bras et sourires déployés sous les applaudissements des spectateurs qu'on distinguait à peine.

Benchekroun (1999: 54)

Pour jouir d'un plus grand pouvoir, l'homme peut s'opposer à l'instruction de sa femme (l'empêcher de terminer ses études supérieures par exemple ou les retarder) en l'en décourageant ou en en mentionnant l'inutilité :

Je ne suis pas indifférent, Nadia, lui assura-t-il un soir où elle s'impatientait de son mutisme réservé. Je pense simplement que ça n'a pas grande importance, le type d'études que tu as envie de poursuivre. C'est une lubie qui finira par te lasser au bout d'une année ou deux. Rien de bien folichon que de plancher sur des cours comme une écolière attardée. Et puis tu n'as pas besoin de travailler, ma chérie, je suis là pour ça.

Benchekroun (1999: 84-85)

Ou encore :

Il prit du temps à lui répondre. Puis il prononça d'une voix martelée et coupante : ton exaltation démesurée m'agace. Ecoute-moi bien : tu n'es plus une lycéenne et je refuse que tu te comportes comme telle ! Aujourd'hui, tu es une femme mariée et cela signifie un certain nombre d'obligations où les activités estudiantines ont une très faible part. Il n'est pas question que tu imposes des préoccupations aussi banales à notre couple.

Benchekroun (1999: 88)

En effet, en veillant à ce que sa femme ait un niveau d'instruction limité, l'homme emprisonne sa partenaire et lui met des frontières à ne pas franchir : il la prive d'acquérir de nouvelles connaissances, de découvrir le monde extérieur ; de communiquer avec des personnes de différents âges, ou classes sociales, ou de sexe opposé, d'entendre les aventures des autres, d'apprendre des autres. C'est ainsi qu'il contrôle tout par rapport à son épouse et que cette dernière lui manifeste une dépendance totale. Il s'agit ici d'une dépendance que l'homme réussit à s'offrir et qui s'accentue par le statut de sa femme : femme au foyer. C'est une femme qui ne travaille pas et qui dépend financièrement de son mari ; une femme qui n'a pas de quoi subvenir aux besoins de son être, de quoi subvenir à ses petits plaisirs. C'est une femme qui n'a

pas d'argent et donc sa liberté en est compromise ce qui nourrit inéluctablement la puissance de l'homme et son pouvoir au sein du couple. En revanche, lorsque la femme possède un travail, elle possède par là une certaine indépendance. C'est le cas du deuxième couple uni par concubinage. Contrairement au premier, la femme dans ce deuxième couple jouit d'une indépendance financière totale (elle a un travail, son propre appartement, sa propre voiture, son propre salaire). Si la femme se laisse contrôler par son partenaire, c'est parce qu'elle le désire et non parce que l'on le lui impose : c'est elle qui demande son avis, sollicite son intervention dans telle ou telle situation, exige son opinion ou cherche sa présence. La dépendance de la femme ici est plus affective que financière et donc l'homme continue à jouir de sa puissance même dans un cadre illégitime. En effet, l'amour fait que la femme accepte la différence de son compagnon, cède à ses caprices, tolère ses comportements jugés incorrects, pardonne ses multiples erreurs, détourne ses maladresses, etc. Mais c'est une dépendance qui est voulue et non dictée, choisie et non imposée, cherchée et non subie. Pour l'homme, la notion de liberté est sacralisée dans ce genre de couple : en absence « d'engagement concret » aux yeux de la société, les deux partenaires établissent leur propre « pacte » : vivre à deux sans que l'un contraigne la liberté de l'autre ; vivre à deux sans avoir besoin de se marier ; vivre à deux sans responsabilités. Dans ce sens, l'homme se donne le droit de fréquenter d'autres femmes qu'il qualifie de « maîtresses » au su de « sa compagne permanente » ; il se donne le droit d'entretenir des relations sexuelles avec elles, de sortir avec elles et de vivre des aventures passagères avec elles avant de retourner à « sa compagne spéciale », « sa préférée ». L'homme puise sa force dans sa beauté, sa jeunesse, sa robustesse et sa fortune. Tous des éléments qui font de lui un « sultan » entouré de ses « esclaves ». Mais aussi, il puise sa puissance dans l'amour que lui éprouve sa partenaire : un amour intense, unique, et sans partage. Autrement dit, il sait qu'elle ne voit que lui, qu'elle ne se donne qu'à lui, et que personne ne le remplace en son absence. Par ailleurs, l'homme adopte des comportements libertins car il puise sa puissance dans l'impunité. En d'autres termes, la société traditionnelle dans laquelle il évolue ne remet pas en cause son libertinage d'office permis, autorisé voire pardonné aux hommes mais strictement interdit et prohibé aux femmes. Cette répartition, si dérisoire qu'elle soit, est due à la morphologie de chacun des deux sexes du moment que l'on juge que le corps de la femme est vulnérable alors que celui de l'homme est « d'acier ». Ainsi, vivant dans un cadre de mariage ou de concubinage, la femme instruite se donne le pouvoir d'admettre ou pas le comportement de son partenaire. C'est ainsi que l'instruction de la femme influence d'une manière ou d'une autre son bonheur dans le couple. C'est ce que nous allons voir dans ce troisième volet intitulé « Education de la femme et bonheur ».

3. Éducation de la femme et bonheur

L'être humain, homme ou femme, petit ou grand, jeune ou vieux, quelles que soient sa condition sociale, son origine, sa race, ses croyances ou sa religion, aspire au bonheur, cet ensemble de petites sensations de plaisir et de joie que l'on ressent en présence d'êtres spéciaux ou dans des situations spéciales. Dans une relation de couple, le bonheur se fait une place aussi mais il est confronté à un certain nombre de contraintes qui le détruisent « à petit feu » et qui le transforment en douleur et chagrin. L'éducation de la femme, dans un couple marié, est responsable en grande partie de son malheur. En effet, une femme instruite est une femme qui développe une série de rêves illusoire qui puisent dans les contes de fée et qui s'éloignent en parallèle de la

réalité. Pour une jeune femme instruite, le mariage c'est se lier à vie avec la personne qu'on aime, être heureuse avec elle, partager des moments d'intimité, vivre à deux le plaisir de la chair, être complices à tout moment, se respecter, aimer l'autre sans se renier soi-même...Autant d'éléments qui nourrissent délicieusement l'imaginaire de la femme et qui la poussent à s'investir corps et âme dans sa relation. Mais la réalité est autre. Le mariage est un ensemble de responsabilités à tenir, des enfants à nourrir, un mari à satisfaire, une belle-famille à gérer, des conflits résolus de façon à ne plaire qu'à l'homme, des compromis à faire aux dépens de ses désirs, renoncer à soi pour plaire à son partenaire et se faire aimer par lui, renoncer à soi pour plaire à tout le monde, souffrir pour faire plaisir aux autres, se contenter d'exécuter les ordres émis, s'enfermer dans un gouffre de règles et de codes, se soumettre aveuglément aux traditions...Autant d'éléments qui désillusionnent la femme et marquent sa déception : cette rupture entre l'attendu et le vécu, cette contradiction entre le rêve et le réel.

Par ailleurs, dans un contexte conjugal, l'identité de la femme se résume en son statut de mère et d'épouse. Son identité en tant que femme à part entière est effacée ; sa personne n'existe plus ; elle ne se définit que par rapport à son entourage, elle n'existe que par rapport à son mari et ses enfants : elle vit dans le groupe, elle meurt individuellement. En effet, ce qui accentue la déception de la femme et sa souffrance ce sont les reproches dont l'accablent d'autres femmes ayant vécu les mêmes injustices et les mêmes douleurs, des femmes qui défendent en toute férocité la fatalité des choses et leur devoir de soumission et d'obéissance, qui défendent leurs faiblesses et l'acceptent sans regret, sans combat et pire encore en toute joie. Dans un couple concubin, la femme trace son propre bonheur. N'étant ni mère ni épouse, ne dépendant financièrement de personne, ayant un objectif dans la vie (celui d'avoir des enfants), la femme prend une décision en sa faveur sans se soucier de son entourage (l'homme) égoïste et hypocrite. L'instruction qu'elle a lui donne la liberté de choisir son partenaire comme bon lui semble, de se donner ce droit en toute confiance et sans contraintes apparentes (résistance du partenaire par exemple). Ainsi, l'instruction ouvre à la femme des portes que la société « lui ferme à la gueule » :

- Alors, qu'avais-tu à me dire d'important ? t'ai-je demandé.

Et toi [Chama], d'une voix plate et monocorde :

-Je vais me marier, m'as-tu répondu.

[...].

-Ah oui ? Et avec qui ?

Tu m'as donné le nom d'un homme dont tu m'avais vaguement parlé une fois ou deux.

Un obscur cousin éloigné que tu avais revu à quelques reprises cette année...Un homme d'affaires, je crois. [...].

- Pourquoi lui ?

Et je ré-entends encore et encore, à toutes mes nuits, cette exécration que tu as eue :

- Parce que je suis en paix avec lui.

Benchekroun (2008: 55)

Ou encore :

[...] Tu [Chama] aurais dû me quitter d'abord, me laisser le temps de supporter notre rupture (même dans nos heures les plus sombres, je n'ai jamais imaginé que tu pouvais nous séparer), puis te marier plus tard. » (Benchekroun, 2008:61)

Conclusion

Nous avons vu, au cours de notre analyse, que bien que nos deux femmes mènent leur relation de couple de façon différente voire contradictoire (l'une est mariée tandis que l'autre vit en concubinage) elles souffrent : la femme mariée cherche à avoir sa liberté et son autonomie alors que la concubine qui est déjà libre et qui a son indépendance cherche à se marier. Ainsi, pour atteindre leurs objectifs, elles mettent fin à leurs relations en rompant avec leurs conjoints, elles finissent par prendre une décision pour elles-mêmes, pour se faire plaisir elles-mêmes sans attendre que quelqu'un le fasse à leur place. Dans les deux cas, c'est l'intérêt personnel qui l'emporte sur celui du couple, sur celui de l'autre. En effet, malgré les innombrables efforts que la femme fournit par amour et ce, pour réussir sa relation de couple, elle ne s'y épanouit pas comme elle l'espère mais elle y souffre : « [...] L'amour oblatif – qui a longtemps incarné le modèle de l'amour, a de sérieuses limites, ainsi qu'on l'observe dans la relation conjugale et même maternelle. » (E. Badinter, 1986:325). Afin de mettre fin à sa souffrance, la rupture s'avère être une solution pour la femme dont l'amour de soi ressurgit et s'amplifie loin de son partenaire. Résultat : l'amour de l'autre s'amenuise et devient négligeable, voire surmontable. C'est ainsi que la femme se rend compte que son être passe avant tout, avant « qui ou quoi que ce soit ». Autrement dit, la femme cherche à satisfaire ses propres désirs, ses propres rêves au-delà du couple dans lequel elle évolue et dont le partenaire cause son malheur : c'est son « Moi » qui est mis en valeur au détriment de « l'Autre ». S'aimer soi-même ou apprendre à le faire permet à la femme de préserver son individualité, de s'explorer, de s'écouter, de découvrir ses potentiels, ses forces, de mieux contrôler ses faiblesses ; s'aimer soi-même c'est se libérer de ce qui étouffe et c'est désirer ce qui apporte plaisir. Aussi, la femme se détache-t-elle de son partenaire sans dégâts d'ordre psychique ou affectif.

Références bibliographiques

- Badinter, E. (1986). *L'un est l'autre*, Editions Odile Jacob.
- Barkallil, N. et al. (1994). *Femmes et Education, Blocages et impacts*, Editions Le Fennec, Casablanca.
- Belarbi, A. (2022). *Histoire sociale de l'instruction des filles au Maroc: période précoloniale 1860 - 1912, La croisée des chemins*, Casablanca.
- Benchekroun, S. (1999). *Oser vivre*, Eddif, Casablanca.
- Benchekroun, S. (2008). *Chama*, Empreintes Edition, Casablanca.
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*, éd. du Seuil, Paris.
- Bourqia, R. et al. (1996). CHARRAD. « Femmes au Maghreb : perspectives et questions », *Femmes, culture et société au Maghreb*, 2, Edition Afrique Orient, Casablanca.
- Carénini, A. et JARDEL, J.P. (1996). *De la tradition à la post-modernité : hommage à Jean Poirier*, PUF, Paris.
- Lacoste-Dujardin, C. (1985). *Des mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Edition La Découverte, Paris Ve.
- Pilon, M. et al. (dir.). (1997). *Ménages et familles en Afrique. Approches des dynamiques contemporaines*, Centre français sur la population et le développement, Paris.
- Rubellin-Devichi, J. (dir.). (1990). *Des concubinages dans le monde*, Paris.
- Singly (de), F. (2004). (2ème éd.). *Sociologie de la famille contemporaine*, Armand Colin, Paris.